



LE MAG'
CULTURE

Martin Steffens

Pourquoi il faut (encore) lire Simone Weil

Alors que reparaît *La Pesanteur et la Grâce* de Simone Weil, un essai revient sur cette figure lumineuse du XX^e siècle. Le philosophe Martin Steffens nous rappelle la nécessité de la (re)lire.



Simone Weil (1909-1943) est, pour Martin Steffens, un « sismographe de la première moitié du XX^e siècle ».

Comment avez-vous découvert Simone Weil?

J'ai découvert, étudiant, *L'Enracinement*, en le feuilletant dans une librairie. Ça a été un choc ! Avec sa rigueur logique et sa vigueur spirituelle, Simone Weil pose la priorité de l'obligation sur le droit. Elle met des mots sur une intuition : il ne peut y avoir de droit s'il n'y a pas d'abord un devoir. Cela m'a donné l'envie de poursuivre plus avant.

Pourquoi la lit-on encore, soixante-seize ans après sa mort ?

On la lit de plus en plus ! Au début, elle a eu un succès d'estime, avec Camus, Bataille, Lévinas, et qui va croissant. Pourquoi ? Nous sommes dans une société très pudique vis-à-vis de l'absolu, qui a du mal avec le vrai, le bien, le beau. Simone Weil rappelle leur existence à partir de la vie qu'elle a menée, une vie exemplaire, brûlée, et qui rend ainsi acceptable un message qui serait plus difficile à entendre de la part d'un philosophe plus académique.



ESSAI

La Pesanteur et la Grâce

par **Simone Weil**,
Plon, 268 p., 17 €.



ESSAI

Les Incandescentes

par **Élisabeth Bart**,
Éd. Pierre-Guillaume
de Roux, 240 p., 23 €.

« Dès qu'on a pensé quelque chose, chercher en quel sens son contraire est vrai » : c'est la clé des aphorismes de Simone Weil, dit son éditeur.

Oui. Pour Simone Weil, on sort du rêve, de l'idéologie, quand on rencontre la contradiction. La contradiction, c'est le signe du réel. Le réel, c'est ce qui nous résiste. La contradiction est comme une méthode de recherches. Attention, ce n'est pas du relativisme. Quand on a nommé la contradiction, il faut la contempler. Le beau, par exemple, est à la fois subjectif et objectif. L'amour est à la fois possession et refus de prendre. C'est dans l'étonnement qu'on arrive à saisir beauté ou amour dans leur irréductible réalité. La philosophie de Simone Weil est un réalisme qui passe par la contradiction.

Son plus grand défaut (ou sa plus grande qualité), dit Thibon dans sa préface, c'est de refuser toute concession aux convenances de la vie sociale: « Elle disait toujours toute sa pensée à tout le monde en toutes circonstances. »



Sa grande peur, c'est de ne pas être dans la vérité. Un jour, elle demande à ses parents de cacher Trotski en fuite, et quand elle le rencontre, elle le harcèle sur la situation en URSS... Il va passer une nuit de cauchemar!

Adolescente, elle pensait à mourir car son frère étant un génie des mathématiques, contrairement à elle, elle se disait : « À quoi bon vivre dans l'approximation ? » Tout à coup, elle a comme parié que si l'on désire le vrai, réellement, en lui prêtant toute l'attention dont on est capable, alors il nous sera toujours donné. Elle pouvait être insupportable, car elle demandait aux gens d'être en vérité.

Élisabeth Barth la qualifie d'« incandescente » dans son essai.

Cela signifie à la fois la blessure d'amour et la brûlure mystique. Simone Weil est saisie par le Christ [elle s'est convertie en 1937, Ndlr], et elle essaie de voir par la raison ce que l'existence de Dieu implique. C'est une mystique qui reste intellectuelle, malgré tout. Reste toujours sa volonté de comprendre.

On est frappé par la cohérence entre sa vie et son écriture. Tout ce que Simone Weil pense, elle l'éprouve dans sa chair, y compris en usine et au milieu des vignes.

Elle veut enregistrer dans son corps ce qu'il y a à vivre en son temps. Pour elle, il n'y a qu'un seul crime, c'est l'inattention. Elle ne peut parler de quelque chose sans en être. La connaissance passe par la souffrance. Si, par exemple, le travail des champs, qu'elle a pratiqué, permet un certain enracinement, elle voit bien que le travail en usine n'offre plus prise à la poésie de la création. Il ouvre sur un enfer. Son corps, maladroit, enregistre d'autant plus la violence de ce travail. Le soir, elle est terrassée par la fatigue. Mais elle sait, de cette façon, ce dont souffrent ceux dont le travail est déraciné.

Simone Weil est un sismographe de la première moitié du XX^e siècle. Elle enregistre toutes les secousses, elle est en 1936

en Espagne aux côtés des Républicains, elle est en 1937 en Allemagne, elle est exclue de l'enseignement en tant que juive en 1941, elle est à Londres en 1943. Elle enregistre tout. Tous les mouvements de l'Histoire s'imprègnent en elle. À 34 ans, elle meurt – aussi – de désespoir, tant était grande sa sensibilité à ces événements. C'en était trop!

Elle insiste beaucoup sur le moi comme obstacle au bien.

Oui, il y a quelque chose en nous qui dit : « *Moi, moi, moi* », en permanence, et une part de nous qui dit : « *Toi* », qui est faite pour l'autre, pour Dieu et pour la beauté du monde. Cette part est prête à tuer l'ego pour que quelque chose d'autre que moi m'arrive. Cela va passer par le corps. En se mettant à genoux, en marchant, en travaillant la terre, on contraint notre être à s'ouvrir à plus que lui-même.

« Que la lumière éternelle donne, non pas une raison de vivre et de travailler, mais une plénitude qui dispense de chercher cette raison. » Comment interprétez-vous cette phrase ?

Simone Weil dit que le christianisme ne donne pas un *sens* surnaturel à la souffrance, mais offre un *usage* surnaturel à la souffrance. La quête du sens, d'un sens à tout prix, c'est ce qui nous conduit au rêve, à l'idéologie. Les premiers martyrs, pour Simone Weil, avaient des raisons de mourir – l'accroissement de l'Église, être semences du Christ –, mais ainsi ils ne vivaient pas ce que le Christ a vécu sur la croix, à savoir une présence absolue au malheur.

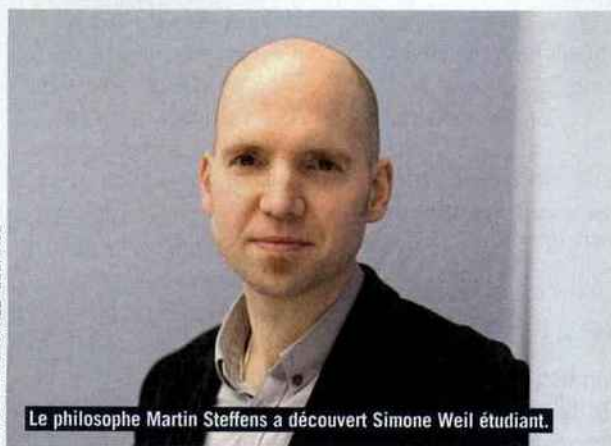
Quand vous allez voir un ami pour ce qu'il vous apporte, est-ce que vous allez vraiment le voir ? Si vous allez le voir alors qu'il va mal, non plus pour ce qu'il vous apporte mais pour lui-même, votre présence est d'autant plus pure. Tout l'enjeu de la philosophie de Simone Weil, c'est de vivre vraiment ce que l'on a à vivre. Ce n'est qu'après que le sens nous sera donné.

Le message de Simone Weil est-il encore audible ? Elle est tellement éloignée de notre modernité...

Mais nous, sommes-nous encore dans cette modernité, qui croit que le progrès est devant nous ? L'effolement technologique à nous protéger du monde semble nous dire le contraire. Nous sommes à la croisée des chemins. Faut-il espérer que la technique nous épargne de vivre l'expérience humaine de la mort, de la blessure, de l'amour... ? Faut-il attendre cela des « sagesse » de détachement, d'anesthésie qui fleurissent aujourd'hui ? Ou alors, et c'est la voie originale de Simone Weil, fera-t-on de ce qui fait souffrir autant d'occasions de s'offrir, de s'ouvrir ? Lorsque l'on s'applique à vivre ce qui doit l'être, à souffrir ce qu'on a aujourd'hui à souffrir, cela n'est jamais vain. ■

Propos recueillis par Charles-Henri d'Andigné

“
« Tout l'enjeu de la philosophie de Simone Weil, c'est de vivre vraiment ce que l'on a à vivre. Ce n'est qu'après que le sens nous sera donné. »



H. ASSOULINE - OPALÉ - L'ÉCRIVAIN

Le philosophe Martin Steffens a découvert Simone Weil étudiant.